

pour notre Eglise. N'assistez à d'autres services qu'aux siens.

“Après cela, allez aussi gaiement que possible, remplissant envers Dieu vos devoirs quotidiens, poursuivant la guerre contre vos péchés, et j'espère que vous trouverez le repos.

Quant aux études théologiques que vous aurez le loisir de faire, je vous recommande d'éviter absolument tous les livres de controverse (ainsi que toute dispute dans les conversations), mais lisez-vous à l'étude de la sainte Ecriture avec le secours de quelques Pères. Ainsi, étudiez les psaumes avec St. Augustin, ou, en partie, avec saint Ambroise; saint Mathieu avec saint Chrysostôme; saint Luc avec saint Ambroise; saint Jean avec saint Augustin ou saint Chrysostôme; saint Paul avec saint Chrysostôme. Cette étude bienfaisante sera pour vous une grande consolation. Que Dieu vous bénisse et vous guide!

“Votre frère en Jésus-Christ,

“Hfracombe, août 1845.

E.-B. PUSÉY.”

### EDUCATION.

DISCOURS PRONONCÉ PAR L'HON. A. N. MORIN, DEVANT L'INSTITUT CANADIEN, LE 18 DECEMBRE 1845.

*De l'Education Elémentaire dans le Bas-Canada; ce qu'elle est et ce qu'elle devrait être.*

C'est à votre pressante sollicitation seulement, Messieurs de l'Institut Canadien, que j'ai pu me résoudre à paraître devant vous et devant d'autres de mes concitoyens avec cet essai. Mes occupations ne m'ont permis d'y donner que de courts moments de travail, et l'on sait d'ailleurs qu'une infirmité physique, m'empêche de mettre par écrit des notes suffisantes pour suppléer à ma mémoire. Ce sont là, j'espère, autant de motifs d'indulgence à mon égard. Je ne puis oublier pourtant que ceux à qui je m'adresse principalement, et que je pourrais appeler mes jeunes maîtres, en savent plus que moi sur tous les sujets entre lesquels il m'était libre de choisir. Oui, messieurs, plus rapprochés de l'époque de vos premières études, ayant plus de moyens d'apprendre que nous n'en avions de mon temps, vous avez dévoué consciencieusement vos loisirs à la recherche de tout ce qui est bien et bon; vous recueillerez la riche moisson due à vos travaux, utiles à vous-même et aux autres; ceux que vous êtes ainsi appelés à surpasser n'en seront pas jaloux. Pour moi, si l'avantage de vous avoir précédés quelque peu dans la vie m'a donné l'occasion de me trouver aujourd'hui au milieu de vous, et de vous avoir vus déjà associer mon nom aux vôtres, c'est un honneur que je sais apprécier si je n'y puis répondre autrement.

Le sujet de l'éducation, dont j'ai entrepris d'exposer une partie minime, comprendrait dans sa généralité toute la science des choses, et toute celle de l'homme; un abrégé universel de toutes les connaissances humaines, avec l'exposé de leur application dans toutes les circonstances possibles, le tout coordonné et dirigé vers la fin morale de l'homme au moyen de toute une philosophie. Ce n'est pas vers un but si haut que j'ai tendu en préparant ces lignes. J'aurais dû plutôt dire que je parlerais de l'instruction, c'est-à-dire des moyens de s'instruire soi-même et de communiquer avec les autres, que l'on acquiert ordinairement par les livres dans les écoles publiques ou privées. En me bornant à la partie élémentaire de mon sujet, j'ai du moins commencé par le besoin principal du peuple, et par ce qui est d'une nécessité absolue, les écoles communes, indépendamment de nos institutions supérieures d'éducation, qui laissent peu à reprendre ou à conseiller. Arrivé jusqu'au seuil de nos collèges franco-canadiens, je m'arrêterai là avec respect, croyant avoir rempli ma tâche, félicitant mes compatriotes de même origine de ce qu'ils possèdent d'aussi belles institutions nationales, félicitant aussi mes compatriotes parlant la langue anglaise de la haute volée qu'ont prise dès le début, les institutions récentes connues sous le nom de *Lycées* ou *High Schools*.

Il serait à désirer que ce fût en effet une *éducation* et non une *instruction* simplement qu'on reçût dans la jeunesse, qu'il y eût des établissements qui, prenant l'homme dans l'enfance, le rendissent tout formé à la société, propre à divers états, ou du moins à certaines spécialités; comme chez les Egyptiens, dans les écoles de la Grèce, etc. Notre état social, les nombreuses carrières qu'on exploite, les besoins variés qui exigent des connaissances diverses, s'y opposent. Et encore plus le dirai-je, la multiplicité et la versatilité de nos croyances religieuses et politiques, le défaut d'homogénéité des peuples et qui font que l'homme n'a pas foi dans l'homme, que les liens qui rattachent les sociétés sont plutôt d'intérêt et de calcul que de croyance. En faisant ces comparaisons, je ne prétends pas certes déprécier les graves études et les connaissances positives des temps modernes au profit de la philosophie et des mystères antiques, par suite desquels l'homme obéissait aveuglément à ce qu'on lui disait et à ce qu'il trouvait établi. Aujourd'hui l'on se rend raison de tout, et la comparaison si on voulait la faire, serait au profit des temps modernes. Mais ma proposition n'en est pas moins vraie, qu'il n'existe pas dans les institutions de notre civilisation moderne, de moyens de rendre l'homme dans son jeune âge ce qu'il doit être dans un âge plus avancé, quelle que soit sa position dans la vie. Quelques gouvernements, comme celui de Prusse, y ont essayé par une coercition quelque peu spartiate, mais cette tentative échoua encore devant les craintes gouvernementales, et encore plus devant le protéisme de nos

idées religieuses, politiques et morales: on est obligé d'élaguer tout ce qui y tient, et de faire par là même de l'éducation un squelette sans vie et sans couleur, et l'on se convainc qu'il faut des heures et des jours passés ailleurs qu'à l'école pour faire d'un enfant presque réduit aux forces matérielles un membre éclairé et utile dans la société.

C'est aussi le défaut trop évident de toutes nos éducations canadiennes, comme c'est celui de l'éducation dans les deux pays dont nous tirons notre origine, la France et l'Angleterre. De là sont venues des contentions nombreuses, chaque grande institution, chaque parti, voulant arracher pour soi l'enfance toute entière, la façonner à l'exclusion de tous les autres, arguant de chaque côté des bases vraies lorsqu'on ne les applique pas exclusivement, pour en tirer des conséquences universelles, inapplicables à l'état du monde. L'on ne s'est pas aperçu que le lien commun manque, que les problèmes principaux sont encore à résoudre, celui d'une même forme d'institutions politiques, celui d'une croyance religieuse unique à laquelle s'adapteraient ces institutions. La solution du premier peut dépendre des hommes, celle du second, l'être suprême se l'est réservée dans son éternelle providence. L'éducation de nos écoles, grandes et petites ne peut donc être, à proprement parler, qu'une instruction dont sont l'objet des signes convenus et communs pour parvenir à d'autres connaissances plus immédiatement applicables. Si l'on veut y réfléchir, on verra que nos études élémentaires ne sont dans le fait rien autre chose, à l'exception des études spéciales pour l'homme dont le caractère est déterminé, comme par exemple les études ecclésiastiques, celle de la médecine, du droit. Ce défaut d'actualité dans nos études générales, se fait sentir partout, et malheureusement s'il procède des causes que nous avons assignées, le remède se fera attendre longtemps.

Puis donc que nous sommes réduits à des signes dans nos institutions: les meilleures et les plus élevées, force nous est d'accepter les mêmes limites pour les écoles de la première enfance, dont nous voulons principalement nous occuper aujourd'hui. Souvenons-nous bien que par suite du vice radical dans leur constitution que nous avons signalé, ces écoles ne peuvent commander à l'enfance que pendant une partie de ses jeunes loisirs. Nous laissons le reste à faire pour la façonner, à la famille chrétienne, première source de nos connaissances véritables, à l'instruction religieuse, bien ainsi nommée parce qu'elle rattache l'homme par de nouveaux et plus forts liens à tout ce qui mérite ses hommages ou son affection, à son créateur, conservateur et rédempteur, à sa famille, à sa patrie, à l'humanité; les voyages et la comparaison, de proche en proche commencés par sa ville ou son village, acheveront de perfectionner le jeune homme, du moins sous les rapports matériels.

Prenez donc l'école primaire comme un répertoire de signes conventionnels; et comme le langage entre présents, l'écriture entre absents soit à une même époque, l'écriture soit des temps passés, au temps présent, et même pour se rappeler à soi-même ce que l'on a fait, dit, pensé, appris sont les principaux et les plus rapides de ces signes: on commence très judicieusement par eux. Les éléments de la parole ont été puisés par l'enfant dès le berceau même dans les soins caressants d'une mère, d'un père, de bons vieux aïeux, d'une sœur; il ne reste qu'à exploiter en les poussant plus loin ces premiers éléments. Si la règle est vraie que dans toute recherche on doit procéder du connu à l'inconnu, l'on se convaincra que la langue maternelle est celle dont il importe le plus de se servir dans ses premiers pas vers la science, et au moyen de laquelle on avancera le plus. Dans un pays comme celui-ci où deux langues sont d'une égale nécessité les enfants pouront avec avantage fréquenter une école mixte, surtout pour habituer leurs organes aux sons particuliers de la langue qui leur est la moins familière.

L'écriture phonétique, admirable bienfait de la providence, donnée à l'homme dès les temps primitifs pour peindre et suppléer la parole, c'est la seule complète, parce que ses éléments simples et peu nombreux, s'appliquent à tout ce qui a été imagé et nommé par l'homme, soit directement ou par association avec d'autres objets antérieurement connus. Les écritures symboliques et hiéroglyphiques des Egyptiens, celles purement artificielles des Chinois, doivent se trouver sans cesse en défaut, avec la marche des idées, des découvertes et des événements. Je voudrais que nous eussions en ce pays assez de loisirs et de livres pour nous satisfaire sur ce qui concerne les Chinois; quant aux Egyptiens, l'on a appris dans ce siècle par les recherches de Champollion et autres laborieux savants qu'elles ne sont pour la plupart rien moins que ce qu'on les a dit être et qu'au lieu de trouver des dieux et des déesses dans tous les signes bizarres que les siècles ont laissés debout, l'on n'y voit qu'un genre de signes phonétiques ou alphabétiques d'où nos lettres phénico-gréco-romaines procèdent évidemment. Mais ne nous écartons pas de notre sujet.

*A continuer.*

### CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

Comme on parle partout des difficultés que le bill des écoles occasionne dans la plupart des paroisses, et que différentes gazettes ouvrent leurs colonnes pour admettre des correspondances intéressantes à ce sujet, j'espère que vous voudrez bien me permettre de soumettre les réflexions suivantes sur votre intéressant journal. Je commence, sans autre préambule, par dire que les habitants, pour avoir ce qu'ils appellent la paye du gouvernement, se croient comme de raison obligés de fournir une pareille somme. Voilà pourquoi dans la plupart des municipalités on a voté une somme pour faire face à